

Gros-Jean

Comédie dramatique

Genre : Comédie Dramatique

Durée approximative : 80 minutes

Personnages

- **L'HOMME** : entre 45 et 50 ans. Un homme assez solitaire et casanier, plutôt désabusé, ayant besoin de « respirer », de ne plus sentir de pression extérieure. Paradoxalement, il n'est pas en rupture avec le reste de la famille et a besoin de se sentir entouré.
- **LA FEMME** : entre 40 et 45 ans. Une femme simple, dynamique, plus intelligente et fine qu'elle n'ose le prétendre. Elle a besoin de sentir l'affection autour d'elle. Elle donne le sentiment de manquer un peu de confiance en elle, mais elle est en fin de compte la plus solide.
- **LA MERE** : entre 70 et 80 ans. Catherine se fait appeler par son prénom et demande à être vouvoyée. C'est une femme cultivée, mais snob et arrogante. Elle vit chez son fils depuis la mort de son ex-mari.
- **LA FILLE** : une adolescente entre 15 et 17 ans.

Synopsis : Un homme rentre chez lui un vendredi soir, plus tôt que prévu. Heureux de se retrouver un peu seul, mais surpris de ne pas y trouver son chien Gros-Jean, un bulldog anglais. Les autres membres de la famille vont finir par débarquer les uns après les autres. L'inquiétude grandissante devant la disparition du chien va alors mettre tout le monde sur les nerfs et donner lieu à quelques règlements de compte...

Et si tous, finalement, recherchaient quelque chose qui n'était pas Gros-Jean...

Décor : *Un salon plutôt confortable. Un canapé et deux fauteuils. Une table basse face au canapé. Un frigo dans le coin de la pièce et de l'autre côté, un porte-manteau.*

Costume : L'HOMME en costume et chapeau, la cravate dénouée. LA FEMME en trench et tailleur élégant. LA MERE vêtue très élégamment. LA FILLE en jean et basket.

Scène 1

(On entend des pas à l'extérieur. Une porte s'ouvre. Débarque un homme d'une quarantaine d'années, en costard-cravate et coiffé d'un chapeau. Il se laisse tomber comme un arbre mort sur le sofa et jette nonchalamment son porte-documents près de lui).

L'HOMME :

C'est fini !

Sans regret.

(Il souffle un grand coup puis appelle à la cantonade) :

Je suis rentré !...Y a quelqu'un ?...

(Il ôte ses mocassins qui semblent le faire souffrir et les expédie à l'autre bout de la pièce). Oh, que c'est bon, putain !

(De nouveau) Y a quelqu'un ?... Emma ? ...Louise ?... Arthur ?... Bon, bon, personne apparemment... (Visage crispé, voix douceuse) Catherine... ?

(Il se lève, tout guilleret, esquisse un improbable Moon Walk en chaussettes et lance d'une voix chantante et puérile, en détachant bien les syllabes) :

Je suis tout seul, pei-nard, per-sonne pour m'emmerder... Plus de pa-tron, pas de fa-mille...Pei-nard !

(Il s'inquiète un peu, ne bouge plus, vérifie à nouveau)

Personne, vous êtes sûrs ? Sinon, faut le dire tout de suite, faut se manifester maintenant...Pas de blagues, pas de fausses joies, surtout pas de fausses joies...(Son visage s'illumine).

Oh, le pied ! Je suis seul, je peux soliloquer, danser, dire n'importe quelle connerie, je peux même chanter des trucs ringards à tue-tête sans avoir à subir les foudres de tous les pisse-vinaigres de cette famille, mais je peux aussi jouer au crooner...

(Tout en jouant avec son chapeau qu'il va accrocher au porte-manteau, il se lance dans un scat improvisé en prenant une voix à la Sinatra.)

Di dodoo wah

Be doo wah, be doo

Di dodoo wah

Be doo wah, be doo...

(De nouveau, un doute l'assaille) : Vous êtes sûrs qu'il n'y a personne ? Sûrs... ? Parce que là, c'est la honte...

Bon, analysons froidement la situation : nous sommes le vendredi 5 avril, il est précisément 16 heures et sept minutes. Je suis officiellement en week-end. Emma a son cours de poterie après le lycée et ne rentrera pas avant 19h. Louise va se faire un petit *afterwork* (La prononciation est exagérée) avec ses collègues comme chaque vendredi et ne sera pas là avant...disons, 20h. Et encore... Après le collège, Arthur file direct à l'entraînement de foot. Retour prévu à 19h. Oh putain, ça sent bon... !

(Il tente de calmer son enthousiasme)

Ouais, mais il y a Catherine... Donc plus d'horaire. (Son visage se crispe)

Nous avons affaire ici à l'élément le plus imprévisible et le plus incontrôlable de toute la famille. Elle peut rentrer à minuit et tenir le crachoir à ceux qui ont le malheur d'être encore debout en leur débitant par le menu toute sa soirée : entrée, plat, dessert. Le spectacle qu'elle a vu, les discussions qu'elle a eues, et surtout (Prenant une voix affectée de grande dame) « les émotions qui l'ont traversée »... Et là, c'est long, mais que c'est long... !

(Il continue ironiquement à l'imiter.) Car voyez-vous, Catherine de Saint-Gourdon - c'est le véritable nom de ma mère- a une sensibilité à fleur de peau. Elle aime les Artistes, les Créateurs, les gens Hors du Commun.

(Il reprend sa voix.)

Les autres, ceux qui n'inventent rien, ceux qui ne s'élèvent pas au-dessus de leur misérable condition humaine, et j'en fais partie, elle les méprise. En tout cas, elle les ignore. Ils n'existent pas à ses yeux.

Bref, quand ma mère voit un spectacle, on a droit à sa petite critique, son petit retour circonstancié. On écoute un peu au début par politesse, puis plus du tout, par lassitude, mais elle s'en contrefout, elle a son auditoire, alors elle parle, elle parle, elle s'épanche, elle cherche à briller...

La dernière fois, j'ai voulu me carapater, elle m'a suivi jusque dans la salle de bain. Elle aurait dû comprendre. J'avais enfilé un pyjama, je me brossais les dents, je faisais des gargarismes pas très ragoutants en me regardant dans la glace, je crachais dans le lavabo, je m'arrachais les poils de nez, mais ça ne la dérangeait aucunement... Elle poursuivait son petit bonhomme de discours (Il prend une voix haut perchée) : « Si tu avais vu cet Opéra... Oh ! La scénographie...mais d'une finesse, d'une intelligence... ! Remarquable ! » Moi, je me brossais les dents, je voulais me coucher, j'en avais rien à foutre de son opéra. Et plus elle parlait, plus je frottais fort... Quand elle a vu que je

saignais des gencives, elle m'a juste dit : « Trop de bonbons », comme si j'étais encore un enfant de cinq ans. Je suis allé me coucher en refermant bien la porte derrière moi ...Devant elle.

(Silence)

Ah, ma mère...

Cela dit, méfiance : j'ai émis l'hypothèse qu'elle pouvait rentrer à minuit mais elle peut aussi se pointer d'un instant à l'autre, un roman sous le bras, et squatter le sofa toute la soirée !

Bon, pas de panique, mon p'tit Jojo, prenons les choses comme elles viennent. Tu vas te diriger calmement vers le frigo, (il reprenant son impro jazzy) *Be doo wah*, tu vas attraper une bière bien fraîche, *Do be doo, wah, be doo*, et tu vas me faire le plaisir de te détendre...Je te trouve un poil tendu en ce moment, prends soin de toi mon garçon...

(Il revient, une bière à la main, la décapsule et se vautre dans la sofa)

Ah, que j'aime ma conversation ! Jamais la moindre anicroche entre moi et moi-même, toujours sur la même longueur d'onde, une vie solitaire certes, mais en bonne intelligence !...Que c'est bon de s'écouter parler !

(Il renifle l'air autour de lui.)

Oh, mais ça pue ici... C'est une infection... C'est encore ce foutu...*(Il appelle)* Gros-Jean ! Gros-Jean ! T'es où ? Il est où le gros chien-chien qui pue du cu-cul ?

(Il siffle)

Il est où le gros sac à pupuces à son papa ?

(Il change de ton)

Où est-ce qu'il est encore fourré celui-là ! J'espère qu'il est pas dans la chambre...Pas envie de dormir les fenêtres ouvertes...

Gros-Jean !... Gros-Jean !

(Il est sur le point de sortir de la pièce pour vérifier, puis se ravise).

Et puis, merde ! C'est pas ce foutu clébard qui va m'empêcher d'éclore une petite bière.*(Il vient juste de s'asseoir dans le canapé)*

Profitons d'être seul tant qu'il est encore temps !

(Il allonge ses jambes sur la table basse devant lui.)

Scène 2

(Une femme en tailleur entre précipitamment. Elle fait valdinguer ses talons hauts à travers la pièce)

LA FEMME *(Surprise)*

Ah Jo, t'es déjà là !

L'HOMME *(Il retire aussitôt ses jambes de la table, regarde sa montre, masque vaguement sa déception, repose sa bière)*

Loulou ! Tu finis tôt, dis donc ! Pas d'apéro ce soir ?

LA FEMME *(Elle enlève son trench qu'elle accroche au porte-manteau. Elle semble exténuée.)*

Non, Charlotte part en week-end à Deauville avec son nouveau mec et Lili a la crève...Et toi, tu ne devais pas boucler le dossier avec les Chinois ?

L'HOMME

Si, mais ces cons ont tout fait capoter au dernier moment. Ils ont préféré une entreprise espagnole. Résultat : je suis sorti plus tôt.

LA FEMME

C'est dommage, tu dois être déçu...

L'HOMME

Déçu de quoi ? D'être en week-end ?

LA FEMME

C'était un gros contrat, non !?

L'HOMME

Ouais...

LA FEMME

Tu t'en fous... !

L'HOMME

Exact !

LA FEMME *(Ironique.)*

Bravo !

L'HOMME

Ecoute, c'est toi-même qui m'as dit de prendre de la distance avec le boulot. C'est ce que je fais : je relativise. Alors oui, je m'en fous un peu, c'est pas ma boîte.

LA FEMME

T'as 5% dedans, tout de même !

L' HOMME

C'est ce que je dis, je suis un actionnaire très minoritaire.

LA FEMME

N'empêche que si vous aviez décroché le contrat avec cet investisseur chinois, ça représentait tout de même une jolie petite somme...Faut qu'on pense à mettre un peu de côté pour Emma. Si elle veut faire une école privée après le bac, ça va nous coûter cher... T'as perdu combien au juste dans cette histoire ?

L' HOMME

Pour mézigue, deux mille balles...

LA FEMME

Tu laisses filer deux mille euros, comme ça, et tu t'en fiches !

L' HOMME

J'ai rien laissé filer, j'y suis pour rien. Ce sont les Chinois qui se sont retirés, nuance !

LA FEMME.

Ça a pourtant l'air de glisser sur toi. (*Sarcastique.*) Monsieur est en week-end, il prend sa petite bière, il est content, la vie est belle ! ...

L' HOMME

Ouais ! Tu veux que je réagisse comment ? Que je me mette à chialer ?

LA FEMME

Non, mais deux mille euros tout de même...

L' HOMME (*S'emporte.*)

Eh bien, ça s'est pas fait ! Voilà ! On va pas épiloguer.

LA FEMME

Qu'est-ce qui passe ? Pourquoi t'es à cran comme ça ? Tu ne vas pas encore nous faire un *burn-out*...

L' HOMME

« Nous faire un *burn-out* »... « Encore »... Non, mais tu t'entends parfois... ! « Nous faire encore »... Qu'est-ce que je vous ai

fait au juste ? A vous, rien ! Moi, oui, j'ai fait une dépression. Moi, tout seul, comme un grand !

LA FEMME

T'as compris ce que je voulais dire...

L' HOMME

Non, désolé, j'ai pas compris...J'ai eu une mauvaise passe il y a deux ans, c'est vrai, merci de me le rappeler, mais tout ça, c'est derrière moi. Je m'en suis relevé. Sans l'aide de personne en plus ! « Nous faire un burn-out », franchement... !

LA FEMME

Pas la peine de prendre la mouche. Désolé si l'expression était un peu malheureuse. Tu ne vas pas me reprocher de m'inquiéter pour toi.

L' HOMME

(Toujours énervé) Eh bien, c'est pas la peine. Et puis, arrête de me parler du boulot. Le travail, le travail...Tout le monde n'a que ce mot-là à la bouche... Le fric aussi, j'ai oublié !... Est-ce que je te demande si tes parfums se vendent bien ?

LA FEMME

Non, ça c'est sûr. Tu me demandes jamais rien.

L' HOMME

Ah, tu vois !

(Un silence s'installe)

LA FEMME *(Calmement.)*

N'empêche que tu es à cran en ce moment.

L' HOMME

Mais ça va pas recommencer ! C'est juste que j'en ai marre de devoir sans cesse m'expliquer pour tout. J'ai juste envie d'être en week-end et qu'on me foute la paix.

LA FEMME

Désolée d'habiter ici...

L' HOMME

Arrête, t'es ridicule...Ne retourne pas la situation... Je demande simplement un peu de calme, de solitude. Je veux pouvoir respirer, souffler tranquillement après une semaine de merde à essayer de ficeler un dossier à la con avec des investisseurs tout aussi cons...

LA FEMME *(A voix basse)*

T'es à cran...

L'HOMME

Je suis pas à cran, je veux juste me détendre, chez moi, sans ...

LA FEMME

Sans quoi ?

L'HOMME (*Confus*)

Sans...Sans renifler cette odeur de chien qui pue (*Il hurle*) Gros-Jean ! T'es où bordel ?

LA FEMME (*En aparté*)

Il est totalement à cran.

L'HOMME (*Hurlant plus fort.*)

Pourquoi tu pues comme ça ? Gros-Jean !

LA FEMME

Mais calme-toi, enfin ! Tu te rends compte de l'état dans lequel tu te mets ! Et, je t'en prie, laisse ce chien en dehors de tout ça. C'est pas la peine de t'en prendre à Gros-Jean, il ne t'a rien fait. Il est où d'ailleurs, tu l'as vu ?

L'HOMME

Tu vois bien que je le cherche !

LA FEMME

Tu ne l'as pas vu quand tu es rentré ?

L'HOMME

Non...

LA FEMME

T'es rentré quand ?

L'HOMME

Je sais plus...

LA FEMME

Environ... ?

L'HOMME

Une trentaine de minutes, peut-être...

LA FEMME

(*D'une voix enfantine, enjouée, Elle a le buste baissé, les yeux en maraude, le cherche partout*)

C'est bizarre tout de même...Il ne t'a pas fait la fête quand tu as ouvert la porte... !?

L'HOMME (*Dans sa barbe.*)

A moi, il me fait plus la tête que la fête...

LA FEMME (*L'appelant.*)

Gros-Jean ! Mon beau chien ! Maman est rentrée du travail ! Il est où mon toutou d'amour ?

L'HOMME

Moche, bête et maintenant totalement sourd.

LA FEMME

Je t'ai entendu.

L'HOMME

J'ai rien dit.

LA FEMME

Si.

L'HOMME

Je plaisantais.

LA FEMME

Tu parles...(Appelant.) Gros-Jean ! C'est sensible une bête, ça comprend tout.

L'HOMME (*A part soi*)

Connaissant la bête, j'ai des doutes...

LA FEMME (*Qui continue de le chercher dans toute la pièce*)

Là encore, j'ai entendu...(Elle appelle plus fort.) Gros-Jean !

L'HOMME

Je sais.

LA FEMME

Tu ne l'as jamais aimé. Et lui le ressent. C'est très sensible un bulldog anglais, très sensible.

L'HOMME

Sans doute...Mais ça pue.

LA FEMME

Pas plus que ça...D'ailleurs, je te rappelle que c'est toi qui me l'as offert.

L' HOMME

Pour te faire plaisir.

LA FEMME

Toi aussi tu voulais un chien.

L' HOMME

Moi, je voulais un staff américain. C'est toi qui voulais un bulldog anglais.

LA FEMME

J'aime pas les chiens de combat. Ils me font peur. Je te rappelle qu'on a deux enfants...

L' HOMME (*Haussant les épaules.*)

Ça n'a rien à voir... !

LA FEMME (*Se redressant soudain.*)

Je sais pas ce que vous avez tous avec ces chiens-là, vous les mecs ! C'est quoi le problème ? Vous vous trouvez plus virils quand vous le tenez bien droit devant vous dans la rue ? (*Elle imite un macho tenant une laisse tendue comme un membre devant lui*). Ça vous prolonge, ça vous rassure, peut-être ?

L' HOMME

Oh, le vieux cliché ! C'est pathétique. D'ailleurs, je te signale qu'à l'origine, le bulldog anglais est un chien de combat...

LA FEMME

Gros-Jean ne lutte que contre le sommeil...

L' HOMME (*Souriant.*)

Un peu d'esprit, enfin...

LA FEMME

Tu trouves que j'en manque !

L' HOMME

Tu manques surtout de discernement...Tu sais, c'est gentil un staff, autant qu'un bulldog. Tout dépend de la façon dont on l'éduque.

LA FEMME

Parce que t'as éduqué Gros-Jean, toi !

L' HOMME

Ce clébard n'a pas besoin qu'on l'éduque. Il passe son temps à roupiller et à baver sur les coussins. L'éducation suppose qu'on

fasse appel à son intelligence. Or, Gros-Jean en est dépourvu. Il est con comme une ampoule. Je perdrai mon temps avec lui.

LA FEMME

Tu ne l'as jamais aimé.

L'HOMME (*Il la coupe*)

C'est faux ! A chaque fois, tu me sers la même rengaine. Puisque je te dis que je l'aime bien ce clébard !

LA FEMME

Tu vois, tu dis toujours « ce clébard » pour parler de Gros-Jean. On dirait que tu parles du chien du voisin.

L'HOMME (*La coupe de nouveau*)

Eh bien, tu as tort ! Figure-toi que j'ai de la tendresse pour cet animal. Vraiment. Il me fait rire. On dirait Churchill à quatre pattes. Ce n'est pas le chien dont je rêvais, mais j'y suis attaché autant que toi.

LA FEMME

Tu l'aimes bien, mais tu l'évites.

L'HOMME (*Surpris*)

Pardon !

LA FEMME

Tu ne le caresses jamais.

L'HOMME

Il sent mauvais. J'ai pas envie que son odeur imprègne mes fringues.

LA FEMME

Tu ne le sors pas.

L'HOMME

Tu m'as toujours dit que ça te plaisait de le promener...

LA FEMME

Tu m'as jamais dit que ça pourrait te plaire aussi.

L'HOMME (*Peu convaincant*)

Détrompe-toi, Louise...

LA FEMME

Quand tu dis « Louise », c'est que tu mens.

L'HOMME

Tu te trompes, Loulou...

LA FEMME

Lui, tu ne l'appelles jamais par son nom, sauf en gueulant. (*Elle l'imité*) Gros-Jean ! Gros-Jean !

L'HOMME

Si t'avais pas eu l'idée stupide de lui filer un blase pareil, toi aussi !... Gros-Jean, c'est risible.

LA FEMME

C'est ta mère.

L'HOMME

Quoi ma mère ?

LA FEMME

C'est elle qui l'a baptisé. Elle trouvait que ça faisait « littéraire »... (*Imitant les grands airs de sa belle-mère*)

L'HOMME (*Surpris.*)

Ah bon, c'est ma mère... ! Peu importe, le problème c'est pas son nom, c'est son odeur.

LA FEMME

Moi, je l'aime ce bon vieux Gros-Jean. Depuis deux ans qu'on l'a, c'est le seul qui ne fait jamais la tête dans cette maison.

L'HOMME

T'exagères.

LA FEMME

A peine.

L'HOMME

C'est sympa pour Emma et Arthur. Moi, à la rigueur...

LA FEMME (*Elle se rapproche de lui. Sa voix est plus calme, mais aussi plus ferme*)

Ose prétendre le contraire, Jo. Depuis deux ans, s'il n'y avait pas eu ce chien sous ce toit, combien de fois les murs nous auraient entendu rire... ?

L'HOMME (*Goguenard*)

Les murs ont des oreilles maintenant...

LA FEMME

Heureusement, non... Ici, c'est la maison des cris et des portes qui claquent. Tout le monde gueule : toi, moi, les enfants. Quant

à ta mère, elle n'a pas besoin d'élever la voix. Même ses silences sont des reproches.

L' HOMME

Les enfants sont des ados maintenant. C'est normal qu'ils s'emportent...

LA FEMME

Oui mais vu de l'extérieur, c'est le calme plat. Le bonheur parfait. Et moi je n'aime pas les faux-semblants. On vit dans le mensonge. On donne l'image de la gentille petite famille modèle, le gentil petit couple de quadras pour qui tout roule. La belle bagnole, pas de soucis à la fin du mois...C'est merveilleux, tout va bien !

L' HOMME

Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi ce grand déballage ? De quoi tu parles ?

LA FEMME

De nous !

L' HOMME

Mais on parlait du chien il y a deux minutes ! Quel est le rapport avec « la petite famille modèle » ?

LA FEMME *(Elle souffle un grand coup, va s'asseoir dans le canapé et se prend la tête entre les mains)*

Je sais plus...

L' HOMME *(Il l'observe puis va s'asseoir près d'elle. Sa voix est redevenue douce).*

T'es fatiguée, Loulou. On est tous fatigués, d'ailleurs.

LA FEMME

Non, c'est pas ça.

L' HOMME

C'est quoi alors ?

LA FEMME

Donne-moi ta main. Ouvre-là. Compte maintenant.

L' HOMME

Quoi ! Mes doigts ?

LA FEMME

Compte les moments de bonheur qu'on a vécus ensemble ces deux dernières années.

L' HOMME (*Il fronce les sourcils*)

Avec Emma et Arthur ?

LA FEMME

Non, pas avec les enfants. Pas avec ta mère, non plus.

L' HOMME

Ça risque pas...

LA FEMME

Des moments qu'on a vécus tous les deux, toi et moi.

L' HOMME

Eh bien, j'en sais rien... La sortie en bateau avec Alex et Thomas.

LA FEMME

Non, tous les deux seulement.

L' HOMME (*gêné*)

Le week-end à Bruges.

LA FEMME (*Elle lui prend un doigt*)

Un.

L' HOMME

Le pique-nique sur les bords de Marne.

LA FEMME

Il y avait Alex et Thomas...

L' HOMME (*S'énervant*)

Je sais pas... Y en a plein... C'est quoi d'abord des « moments de bonheur » !

LA FEMME

Des moments volés où tout paraît léger.

L' HOMME

Volés à qui ?

LA FEMME (*S'agaçant*)

Oh Jo, ne joue pas sur les mots, je t'en prie... ! Je parle de ces petites parenthèses qu'on referme sur nous, des instants où on oublie tout, où est tous les deux, ensemble, dans notre bulle.

L' HOMME

Comme les sorties au cinoche ?

LA FEMME

On est allés jamais allés au ciné tous les deux depuis au moins cinq ans !

L' HOMME

Jamais !...T'es sûre !....

LA FEMME

Jamais.

L' HOMME

Mais t'es marrante, c'était pas facile avec les enfants, ils étaient plus jeunes, fallait les faire garder...

LA FEMME

Ta mère aurait pu le faire.

L' HOMME

Laisse Catherine en dehors de ça. Tu sais bien que c'est pas possible.

LA FEMME

A vrai dire, j'en sais rien. J'ai jamais compris pourquoi il lui était impossible de s'occuper de temps en temps de ses petits-enfants.

L' HOMME (*Confus*)

Ma mère... Ma mère a toujours eu horreur des contraintes. C'est comme ça. C'est une femme...libre, indépendante, assez désagréable, limite orchidoclaste.

LA FEMME

Traduction ?

L' HOMME

Casse-couilles.

LA FEMME

Effectivement, c'est un bon résumé...

L' HOMME

Déjà qu'elle n'a jamais eu l'instinct maternel. Alors, grand-mère...Les enfants n'ont pas de grand-mère. Ils ont Catherine. Tu te souviens du jour où Arthur l'a appelée mamie ! Le pauvre, il a pris cher. Il était haut comme trois pommes... Je le vois encore dans son pyjama rayé. Il pleurait à chaudes larmes en serrant son doudou...

LA FEMME

Tout ça pour dire...

L'HOMME

Tout ça pour dire qu'il ne faut rien attendre d'elle !

LA FEMME

C'est trop facile...Ça fait quatre ans qu'on la loge à l'œil. Il me semble que...

L'HOMME (*La coupe de façon autoritaire*)

Stop ! Je veux rien lui demander, rien lui devoir. C'est pas négociable. Je ne veux ni de son argent, ni de son temps.

LA FEMME

Elle s'en sort bien.

L'HOMME

Elle s'en est toujours bien sortie...Bon, Loulou, pas ce soir. On arrête de parler. Ce soir, je voulais passer un moment agréable, tranquille. Et toi, tu débarques sans prévenir...

LA FEMME

Parce qu'il faut que je te prévienne avant d'arriver chez moi...

L'HOMME

Non, mais normalement, à cette heure-ci, tu fermes la boutique et tu vas boire des caïpirinhas avec Charlotte et Lili. Et je l'avoue, égoïstement, j'espérais me retrouver un peu seul dans cette baraque pour au moins deux ou trois heures. Tu peux le comprendre, non ! Ce n'est pas d'une folle exigence non plus...

LA FEMME

Non, tu as raison. D'ailleurs, tu n'exiges jamais rien des autres, ni de moi, ni de tes enfants, et surtout pas de ta mère.

L'HOMME (*Excédé*)

Et c'est reparti !

LA FEMME (*Elle continue, impassible*)

Tu exiges tellement peu des autres qu'on est en droit de penser que t'en as rien à foutre.

L'HOMME

Tu dis vraiment n'importe quoi !

LA FEMME

Oh, tu n'es pas le seul ! Tout le monde dans cette maison vague à ses petites affaires sans se soucier des autres. Les enfants ont toujours le nez planté dans les écrans. Toi, tu es taciturne,

t'as l'air détaché de tout, t'es sur ton petit radeau et tu dérives tristement...Il n'y a que Gros-Jean ici qui ne m'oublie pas. Quand je rentre le soir, sur la route, je pense à lui, uniquement à lui. Tu sais pourquoi ?

L'HOMME (*D'une voix lasse, blasée*)

Vas-y...

LA FEMME

Parce que lui m'attend. Lui seul. Tu trouves ça normal ?

L'HOMME

Non, effectivement, ce n'est pas normal. *A minima*, tu pourrais d'abord penser à tes enfants avant de penser à un bulldog anglais.

LA FEMME (*Ironique*)

A minima...Tu parles comme un juge. Tu ne parles pas à ta compagne, là ! Tu juges la mère, la mauvaise mère.

L'HOMME

Ce n'est pas ce que j'ai dit.

LA FEMME

C'est vrai, mais tu le penses, c'est pire. Une mère doit *a minima* penser à ses enfants en premier...Tu as un modèle en tête ?

L'HOMME

Tais-toi.

LA FEMME

Depuis deux ans, le seul qui me regarde, qui m'attende, qui me fasse rire, qui accepte mes gestes de tendresse, c'est Gros-Jean. Alors oui, il ne sent pas très bon. Oui, il bave partout, il pète et quand il ne bave pas, quand il ne pète pas, il pionce. Et quand il pionce, il continue de baver, de péter et de sentir mauvais, mais j'adore cette mauvaise odeur, parce que c'est la sienne, parce que je l'aime et qu'il m'aime...J'adore ses grands yeux tristes et beaux quand j'arrive le soir. Il est là, devant la porte, gentiment installé sur son derrière et il me fixe. Il se tient sagement devant moi, il me regarde enlever mon manteau, poser mon sac à main. Je sais qu'il n'en peut plus d'attendre, qu'il veut sortir, mais ce qui lui importe avant tout, c'est de recevoir mes caresses...

L'HOMME

T'as fini ?

LA FEMME (*Inquiète*)

Oui...D'ailleurs, il aurait dû être là. Où est-ce qu'il est bon sang... ? Il faut que je le sorte. Ça nous fera du bien.

(Elle l'appelle) Gros-Jean ! T'es où mon beau chien ?...

(Elle sort)

Scène 3

L'HOMME (*Retourne s'asseoir, péniblement, aperçoit sa bière et avale une lampée*)

Un peu de calme, enfin.

LA MERE (*Déboule dans la pièce sans crier gare*)

Quelle journée ! Punaise, quelle journée !

(Elle aperçoit les chaussures de son fils et les range aussitôt près de la porte, de façon bien symétrique. Elle voit celles de sa belle-fille mais n'y touche pas)

Déjà à la bière, à cette heure-ci ! Bravo ! Encore à te morfondre...Tu me diras : tu as de qui tenir...Tu prends le même chemin que ton père...

L'HOMME

Bonjour Catherine...

LA MERE (*Ne lui faisant même pas l'aumône d'un regard*)

J'ai bien fait de le quitter ce sac à vin...Dieu sait vers quelle vie il m'aurait entraînée...

L'HOMME (*Insiste*)

Bonjour Catherine !

LA MERE

Oui, bonjour (*Agacée.*) Tu ne me demandes pas ce qui m'est arrivé !

L'HOMME

Non.

LA MERE

Eh bien, j'ai fait la queue pendant plus d'une heure pour un spectacle de danse à Chaillot. Une queue, je ne te dis pas.

L'HOMME

Oui, ma journée s'est bien passée, c'est gentil de me le demander.

LA MERE

Alors que j'étais presque arrivée devant la caisse, il restait quoi...deux personnes devant moi, pas plus...

L'HOMME

Malheureusement, j'ai loupé un contrat avec une grosse multinationale chinoise..

LA MERE

Là, la caissière, une petite jeune qui n'avait pas l'air très dégourdie, nous crie (*Elle prend une voix niaise*) : « *Désolé messieurs-dames mais le spectacle pour ce soir est complet !* ».

L' HOMME

A la louche, je dirai que ça m'a fait perdre deux mille euros.

LA MERE

C'est tout de même incroyable ! Ils savent combien il leur reste de places. Pour éviter de nous faire poireauter pour rien, ils comptent le nombre de personnes qui patientent dans la file d'attente et ils nous préviennent. Ce n'est pas compliqué..

L' HOMME

Sinon, rien de nouveau. Ah si, j'ai un cancer !

LA MERE

Ils n'attendent pas de ne plus avoir de place disponible pour le faire savoir. C'est un monde tout de même... !

L' HOMME

Du foie le cancer..

LA MERE

C'est de l'incompétence. La France crève de cette incompétence à tous les étages. Pas étonnant que certaines personnes quittent ce pays totalement sclérosé

(*Silence*)

LA MERE

Et toi, comme toujours, tu ne dis rien. Tu trouves ça normal... !

L' HOMME (*Souffle*)

Vous avez raison, j'dis rien ...Comme toujours...

(*Il finit sa bière cul sec et quitte la pièce d'un pas las.*)

Scène 4

LA MERE

(Elle s'installe dans le canapé)

Franchement...

(Elle reprend la voix de la jeune caissière.)

« Désolée, mais le spectacle de ce soir est complet ! ». C'est ta bêtise qui est complète, ma pauvre fille !

Tu n'aurais pas pu me dire avant que c'était inutile d'attendre !
Enfin...

Me voilà bloquée ici pour toute la soirée. « Bonjour tristesse » comme dirait l'autre.

(Elle sort une cigarette, la met à sa bouche puis la remise dans son paquet.)

La plaie...

Les enfants vont rappliquer en début de soirée. *Bonsoir Catherine*, un plateau-repas et hop ! chacun va aller s'enfermer dans sa chambre. Ils réapparaîtront demain pour le déjeuner avant de se volatiliser de nouveau.

Je pensais que leur mère serait sortie avec ses amies, comme tous les vendredis soirs - Oh, cette existence si prévisible ! Cet esprit petit-bourgeois -, mais je la soupçonne d'être rentrée *(Elle se lève et range avec désinvolture les chaussures de Louise.)*.

J'espère me tromper...

Je ne sais pas quoi lui dire à cette fille...Je n'ai jamais su. Elle est si...inconsistante. A part les parfums et la mode, j'ai l'impression que rien ne l'intéresse.

Non seulement Louise ne lit pas, mais elle n'écoute que de la musique commerciale, pénètre quelquefois dans un musée quand on l'y pousse et là, je vous laisse imaginer le tableau...La pauvre, elle n'y comprend rien. Il faut la voir avec cet air ahuri qu'ont les gens qui ne sont pas à leur place. Elle est là, bêtement plantée comme un poireau devant la toile. Et ça fronce les sourcils, et ça incline la tête, un coup à gauche, un coup à droite, ça se rapproche, ça se recule - toujours pas la moindre étincelle dans le regard-, tout ça pour en arriver à cette désolante conclusion qu'elle ne voit rien, qu'elle ne comprend rien. Et qu'elle en a marre de ne rien voir et de n'y rien comprendre. On dirait une poule devant un mégot. Comment voulez-

vous qu'elle soit sensible à l'Art, elle n'a aucune référence ! Aucune culture.

Je l'ai traînée une fois à Beaubourg. Plus jamais. Ça m'apprendra.

Je la vois encore qui passe devant une installation de Boltanski, je ne sais plus laquelle. Mais peu importe : Boltanski tout de même ! Christian Boltanski ! Un artiste majeur du XXème siècle !

La voilà qui s'approche de moi, et tout fort, sans la moindre gêne, elle me sort comme une poissonnière : « C'est censé être de l'art ce truc ! C'est glauque ! »

Tout fort. Avec cet air fat qu'ont les imbéciles et qui sont fiers de l'être en plus ! Je ne savais plus où me mettre. Les gens autour osaient à peine nous regarder.

Je l'ai tirée discrètement par la manche et on est sorties.

Boltanski ! Tout le monde connaît Boltanski ! Elle a tout juste la quarantaine, mais elle pense encore comme au 19^{ème} siècle ! Sans doute ses racines paysannes...

Les lois de l'atavisme...

Pour elle, la période cubiste de Picasso correspond à la mort de l'Art, à sa décadence. Je synthétise -elle n'a pas su le formuler ainsi-, mais c'est plus ou moins ce qu'elle a essayé de me faire comprendre ce jour-là dans la voiture, quand on rentrait de Beaubourg. Je l'ai laissé parler. Je n'ai pas voulu discuter...

Mais, ma pauvre enfant, quand on n'y connaît rien, on évite les jugements définitifs et on se tait.

Ça m'a vaccinée.

J'ai dit le soir même à Johannes : « Emmène ta Loulou au musée, si elle veut, mais ce sera sans moi !. »

Loulou...Quel surnom ridicule !... Un nom de parfum pour lui faire plaisir...

Elle a pourtant un joli prénom : Louise...C'est joli, Louise. Comme Louise Bourgeois : Elle, c'était une grande dame !

De toute façon, personne ne s'intéresse à la création artistique ici. J'ai cru que je pourrais initier Emma, mais elle est un peu bas de plafond, comme sa mère...Arthur, n'en parlons pas, il pense avec ses pieds ...

Une famille d'apothicaires. Des esprits étroits. Ça compte ses sous, ça suit les tendances populaires, ça pense comme tout le monde, ça s'achète une grosse voiture comme si c'était la preuve ultime d'une existence réussie...

Et l'autre grincheux qui me dit qu'il a perdu de l'argent avec son investisseur chinois. Et puis qui me glisse insidieusement qu'il a « un cancer », pour s'assurer que je ne l'écoute pas...

C'est pathétique. Pathétique.

Johannes a toujours eu ce caractère pleurnichard qui m'insupportait déjà à l'époque. Il est resté immature, il réclame encore l'attention de sa maman à quarante-cinq ans...

Il est resté cet enfant qui pleurait, pour un oui pour un non, dans le bac à sable. Ça avait le don de me mettre hors de moi.

Mais, grandis, bon sang ! Grandis !

On ne peut pas rester un gosse *ad vitam*. Surtout quand on est le père de deux adolescents !

Quelle image donne-t-il ! Mon dieu, mais quelle image !

(*Silence.*)

On étouffe vraiment dans cette maison. Je ne m'y suis jamais sentie bien.

Ça manque de...Je ne sais pas...

Il manque un piano ! C'est ça ! Il faut toujours un piano dans une maison ! Un piano et un pianiste.

Et une bibliothèque digne de ce nom.

Johannes ne joue plus. C'est dommage, mais que voulez-vous...

Il a quand même dix ans de Conservatoire derrière lui...Cet imbécile a voulu tout arrêter le jour de seize ans. Je venais de quitter son père, alors vous savez ce que c'est : la culpabilité, ça pèse... Pour une fois, j'ai fermé les yeux, j'ai laissé couler...Pourtant, j'avais assisté à chacune de ses auditions, je lui avais installé un Pleyel dans le salon - un son magnifique, quel gâchis !-, je m'étais assise pendant des heures au piano, près de lui, pour le faire répéter.

Tout ça pour rien.

C'est vrai qu'il n'était pas très doué...J'ai su rapidement que je n'en ferais pas un nouveau Rubinstein, mais tout de même...Ah, j'en ai entendu des pleurs parce que « Monsieur en avait assez de travailler ses gammes », « Monsieur voulait se détendre, être tranquille »...

J'ai fini par céder. On cède toujours face à la médiocrité.

On renonce.

Je l'ai traîné depuis son plus jeune âge dans toutes les grandes salles de spectacles, dans tous les plus grands musées d'Europe. Grâce à moi, il a voyagé, il a beaucoup lu. Je l'ai initié au

piano, à la peinture à l'huile...J'ai cherché à l'élever, comme on m'avait élevée. L'élever vraiment, au sens premier du terme.

Ce lourdaud a été incapable de prendre son envol.

Je rêvais d'un aigle, j'ai eu un coq.

Il est devenu comme son père : quelconque !

Un esprit terre à terre.

Un béotien.

Ah, son père... ! Un monsieur celui-là ! Un cadon des affaires !

Monsieur Jacques comme l'appelaient ses employés. Le brave type, assis sur un tas d'or. En vingt ans, il aura dilapidé un bien bel héritage et coulé l'entreprise familiale. Chapeau bas ! Bravo l'artiste ! Il fallait le faire tout de même : la plus grosse entreprise de meubles en France réduite à néant par l'incompétence et l'inconséquence d'un seul homme : mon ex-mari.

Par son alcoolisme aussi.

J'ai bien fait de m'en aller...

(Elle regarde l'heure à sa montre, semble s'ennuyer. Elle jette un regard circulaire. Une moue de dégoût chiffonne soudain son visage)

Oh mon dieu, cette puanteur... ! Ce n'est pas une maison ici, c'est un chenil. C'est encore ce satané chien !

(D'une voix haut perchée et colérique.) Mais qu'on le pique bon sang !

(On entend du bruit dehors.)

Scène 5

(LA FEMME entre seule dans la pièce. Elle semble déboussolée)

LA FEMME

Qu'on pique qui ?

LA MERE *(Surprise et gênée.)*

Ah, Louise...Tu es là !

LA FEMME

Qu'on pique qui ?

LA MERE

Personne.

LA FEMME *(D'une voix éteinte, lasse.)*

Si vous parlez de piquer Gros-Jean, ce sera difficile. Il a disparu.

LA MERE

Comment ça ! Tu ne retrouves plus ton chien ?

LA FEMME

Non. J'ai cherché partout.

LA MERE

Il ne doit pas être loin...Son odeur est encore bien présente.

LA FEMME

Qu'est-ce que ça peut vous faire ! Vous parliez de vous en débarrasser quand je suis arrivée...

LA MERE

C'étaient des paroles en l'air...

LA FEMME

De toute façon, ça ne change rien. Il n'est plus là.

LA MERE

Peut-être qu'Arthur est allé le promener. Ou Emma. Il y a forcément une explication.

LA FEMME

Non, ils ont leurs activités après les cours...Ils n'ont pas pu rentrer à la maison. Je ne sais plus quoi penser. Il devrait être dans la maison. Gros-Jean n'est pas du genre à s'échapper...
(Elle se met à sangloter.)

LA MERE *(Elle est surprise, mal à l'aise, ne sait pas quoi faire.)*

Je... Viens, Louise, assieds-toi.

LA FEMME *(Etonnée.)*

Près de vous ?

LA MERE

Oui... Près de moi. Si tu le souhaites, bien sûr. Fais comme bon te semble. Tu préfères que j'aille te chercher un verre d'eau ?

LA FEMME

Non. *(Elle va s'asseoir à ses côtés et se jette dans ses bras, à la surprise de la mère.)*

LA MERE *(Ne sait pas comment réagir. L'étreinte dure longtemps.)*

Pas de verre d'eau, tu es sûre... ?

(Silence.)

LA MERE

Non, parce que ça ne me dérange pas...

LA FEMME *(Toujours dans ses bras)*

C'est la première fois que je vous serre dans mes bras, Catherine.

LA MERE

Oui...

LA FEMME

Ça me fait du bien.

LA MERE

Oui...

LA FEMME

A vous aussi, ça vous fait du bien ?

LA MERE *(Toujours raide et mal à l'aise.)*

Oui... Oui...

LA FEMME

Je suis contente.

LA MERE

Ah...

LA FEMME

Vous êtes triste pour moi ?

LA MERE

A cause du chien ?

LA FEMME (*Sort de son étreinte et la regarde fixement.*)

Oui, à cause de Gros-Jean. Pour quelle autre raison sinon ?

LA MERE

Je ne sais pas...

LA FEMME

Comment ça, vous ne savez pas !...

LA MERE (*Se lève et arpente la pièce.*)

Non...Enfin, quand on te voit, on ne se dit pas non plus : « Oh ! Quelle chance elle a d'être ce qu'elle est ! »...

(*Un malaise s'installe entre les deux. Long silence.*)

LA FEMME

C'est plus fort que vous, Catherine.

LA MERE

Quoi donc ?

LA FEMME

Je suis anéantie par la disparition d'un animal que j'aime profondément. Je viens chercher dans vos bras pour la première fois un peu de chaleur, de réconfort, et vous me rabaissez.

LA MERE

Mais pas du tout.

LA FEMME

Vous rabaissez tout le monde. Vous n'aimez personne, pas même votre propre fils.

LA MERE

Ecoute, Louise, tu es sans doute tourneboulée par ce qui t'arrive -et je le comprends tout à fait-, mais je ne te permets pas de porter de jugement sur les...les sentiments que j'ai pour mon fils.

LA FEMME

L'amour...Dîtes le mot, n'ayez pas peur.

LA MERE

Je n'ai pas peur des mots, Louise ! J'ai même la prétention de croire qu'ils me sont plus familiers qu'à toi...

LA FEMME

Oui, Catherine, je sais...Vous êtes une femme raffinée, pétrie de culture. Moi, je suis sotte, tout juste bonne à lire des magazines féminins et à me parfumer. C'est comme ça que vous me percevez, n'est-ce pas ?

LA MERE

C'est comme ça que tu es, non ?

LA FEMME

Oui.

LA MERE

Bon...Je ne t'en veux pas d'être ce que tu es. Tu n'es pas ma fille...

LA FEMME

Et Johannes, vous lui en voulez ?

LA MERE

Je devrais dire « Non » évidemment. Mais oui, je lui en veux de me décevoir. Et que tu le comprennes ou non, cette déception, chez moi, ça s'appelle de l'amour.

LA FEMME

Drôle de façon d'aimer...

LA MERE

Je t'ai dit que tu ne pouvais pas comprendre. Chez moi, pour aimer pleinement, il faut que j'admire. Johannes n'a rien d'admirable : c'est un...gentil garçon, honnête, généreux.

LA FEMME

C'est déjà pas mal... !

LA MERE

Oui, la plupart des personnes s'en satisfont et j'imagine que toi-même, ça te convient. Tant mieux. Je le conçois, même si ça me désespère.

LA FEMME

Moi, je suis heureuse dans ma vie.

LA MERE

Ça ne saute pas aux yeux mais puisque tu le dis...

LA FEMME

J'aime ce que j'ai construit.

LA MERE.

Je sais.

LA FEMME

Comment ça ! Qu'est-ce vous savez de moi au juste ? On ne se connaît pas dans le fond...

LA MERE

C'est vrai... Je devine néanmoins que tu as l'existence que tu désirais.

LA FEMME

Ah bon ! Laquelle ?

LA MERE

Un certain confort, un petit pavillon dans une banlieue calme et assez cossue, des enfants plutôt sympathiques, un chien, enfin un chien...

LA FEMME

S'il vous plaît, ne me parlez pas de Gros-Jean !

LA MERE

Pardon...

LA FEMME

Vous savez, tout à l'heure... J'ai senti pour la première fois une once de compassion chez vous. Ça m'a tellement touchée que j'ai eu besoin de me réfugier dans vos bras. Je m'attendais tellement à ce que vous me disiez : « Ce n'est qu'un chien ! ...Vous en prendrez un autre etc. ». Enfin, vous savez, ces réflexions désagréables dont vous avez le secret. Mais non, vous m'avez invitée à m'asseoir tout près de vous. C'est ce dont j'avais besoin à ce moment-là. C'est comme si nous étions connectées.

LA MERE (*Ironique.*)

Ah oui, « connectées » !

LA FEMME

Pardon, je sais que vous avez horreur des mots à la mode...

LA MERE

C'est moi qui te demande pardon, je suis un peu piquante parfois...Mais je suis heureuse d'apprendre que l'arrogante et pédante Catherine de Saint-Gourdon peut avoir un cœur !

LA FEMME

Oui...Aussi surprenant que cela puisse paraître...

LA MERE

Tu ne me détestes donc pas ?

LA FEMME

Je ne déteste personne.

LA MERE

Tu ne me trouves pas odieuse !...

LA FEMME

Disons que, quand je vous vois, je ne me dis pas : « Oh ! Quelle chance elle a d'être ce qu'elle est ! »... Et ça me rend triste pour vous.

LA MERE (*D'une voix calme et posée*)

Je t'inspire de la tristesse... !

LA FEMME

Oui. Un peu.

LA MERE

Pourquoi cela ?

LA FEMME

Je ne sais pas... Je vous trouve...seule.

LA MERE

Seule ! Mais ma pauvre enfant, si tu connaissais autant de monde que moi... !

LA FEMME

Sans doute...Et du beau monde en plus, des gens qui comptent. Alors que moi, une fois sortie de ma parfumerie...A part quelques collègues, ma famille et mon chien...

LA MERE

Alors pourquoi dis-tu que je suis seule ?

(*Long silence.*)

LA FEMME

L'autre jour, avec Jo... avec Johannes pardon, on regardait une émission à la télévision sur les greffes de rein...

LA MERE

Ah, pas ça ! Epargne-moi ce genre d'anecdote. Je déteste ces programmes sordides...

LA FEMME (*La coupe.*)

Oui, je sais, mais laissez-moi finir... Le rein est le seul organe qu'on peut donner de son vivant. On en a discuté longuement avec Jo. On s'est demandé si on serait capable de faire ce don à l'autre, instinctivement, sans réfléchir. La réponse était évidente. C'était oui. Pour les enfants, la question ne se pose même pas.

LA MERE

Où veux-tu en venir ?

LA FEMME

Je veux juste dire que c'est une chance de savoir qu'on n'est jamais seul, que des gens seraient prêts à se sacrifier pour nous sans l'ombre d'un doute ou d'une hésitation.

LA MERE (*Un brin ironique.*)

C'est beau l'amour ...!

LA FEMME

Oui, l'amour, c'est beau et c'est inconditionnel.

LA MERE

C'est bien gentil tout ça, mais - pardonne-moi- , c'est de la guimauve. On se croirait dans un épisode des *Feux de l'Amour*...

LA FEMME

Je sais, je sais...Je commence à vous connaître, Catherine, et je ne vous donne pas totalement tort sur la forme. Ce que je dis semble en effet tout droit sorti d'une chanson mièvre. Vous me trouvez un peu bête, assez frivole et plutôt inculte. Et c'est la réalité, je ne le nie pas.

LA MERE

N'en fais pas trop, Louise. Ça devient de la fausse-modestie.

LA FEMME

Ce n'est pas le cas. J'assume ce que je suis : une petite vendeuse de parfums. Seulement, voilà: si demain j'ai besoin d'un rein, Jo me donne le sien. Tout de suite.

LA MERE

Très bien.

LA FEMME

Mais vous ?

LA MERE

Quoi ! Que je vous donne...

LA FEMME

Non. Qui se sacrifierait pour vous ? Sans réfléchir, d'un claquement de doigts. Par amour.

LA MERE

Enfin, Louise...

LA FEMME

Je pose juste la question.

LA MERE

C'est ridicule.

LA FEMME

Qui ?

Votre fils ?

(Silence.)

(LA MERE va s'asseoir dans le fauteuil, comme si les jambes ne la portaient plus. On entend du bruit sur le palier. On arrive.)

Scène 6

(L'HOMME suivi de sa fille Emma font leur apparition)

L' HOMME *(Tout guilleret, montrant sa fille du bras.)*

Regarde qui je viens de croiser dans la rue... ! *(Voyant sa mère, la tête légèrement renversée, la main sur le front.)* Ça va, Catherine ? Vous n' vous sentez pas bien ? Vous avez besoin de quelque chose ?

LA MERE *(Sans le regarder.)*

Un rein.

L' HOMME

Pardon !

LA MERE

Donne-moi un rein. Tout de suite !

LA FILLE *(Se tournant vers Louise, sa mère.)*

Catherine est malade ?

LA FEMME

Non, ce n'est rien... Donnez-lui un rein, un verre d'eau et tout ira bien.

LA FILLE

Qui ?

LA FEMME

Ton père ou toi, peu importe.

LA FILLE *(Se tenant le ventre, comme pour se protéger.)*

Un rein, mais t'es ouf... ! J'donne pas mon rein, moi !

LA FEMME *(S'amusant, prenant des accents d'animatrice dans une foire.)*

Désolée, Catherine, votre petite-fille refuse ce sacrifice...En même temps, c'est votre faute, vous n'avez jamais voulu qu'elle vous considère comme sa grand-mère ! Mais attention, tous les espoirs ne sont pas perdus : vous avez encore une dernière chance de l'emporter puisqu'il reste votre fils. *(Se retournant vers son mari.)* Allez, Jo, sois gentil, sois un bon garçon, donne un rein à ta mère.

L' HOMME

Ecoutez, ça ne m'amuse pas, j'aimerais comprendre ce qui se passe ici !

LA MERE

Un rein ! Je veux un rein !

LA FILLE (*S'adressant discrètement à son père.*)

Je crois que c'est ton rein, qu'elle veut...

LA FEMME (*Pliée de rire, elle commence à parodier Piaf.*)

Non, rein de rein...

LA MERE (*Riant à son tour et poursuivant la chanson.*)

Non, je ne regrette rein...

L'HOMME

Vous avez bu ?

LA MERE (*Poursuit la chanson de Piaf, mais sérieusement cette fois, sans vraiment chanter, les yeux rivés sur son fils.*)

Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal tout ça m'est bien égal.

Non, rien de rien, non je ne regrette rien.

Car ma vie, car mes joies,

Aujourd'hui, ça commence avec toi.

(*Long silence solennel.*)

LA FILLE (*S'adressant à sa mère.*)

C'est pas une chanson connue, ça ...?

L'HOMME (*A sa mère.*)

C'est une déclaration ?

LA MERE

Ça y ressemble un peu.

L'HOMME

Vous n'avez pas vraiment besoin d'un rein, n'est-ce pas?

LA MERE

Tu me l'aurais donné ?

L'HOMME

... (*Reste sans réponse. Tout le monde retient son souffle.*)

LA MERE

Ne cherche pas, va. Je ne te l'aurais jamais demandé.

L'HOMME

Vous ne regrettez vraiment rien, Catherine ?

LA MERE

Non. Je suis comme ta femme : j'assume totalement ce que je suis. Je sais que j'ai été une mère assez froide, distante et exigeante. Ton père me l'a suffisamment reproché...

L' HOMME

Parlons-en de papa...Pas de regrets là non plus ?

LA MERE

Si ! De l'avoir épousé.

L' HOMME

Et de l'avoir mis plus bas que terre... ?

LA MERE

Il n'a pas eu besoin de moi pour dégringoler...

L' HOMME

Vous l'avez lâché quand il a eu le plus besoin de vous. Vous lui avez mis la tête sous l'eau avec le divorce.

LA MERE (*Mordante.*)

Oh, il avait perdu le goût de l'eau depuis longtemps...

L' HOMME

Il n'aurait jamais bu autant avec une femme aimante et aidante près de lui.

LA MERE (*Change d'attitude. Prend un ton beaucoup plus sérieux et sincère*)

Sais-tu ce que c'est que de vivre avec un malade ? Car il était malade ! Sais-tu ce que c'est de se coucher seule chaque soir et d'attendre qu'un corps lourd et aviné vienne s'allonger près de vous en plein milieu de la nuit ?

L' HOMME

Papa n'était pas toujours...

LA MERE (*Le coupe de façon autoritaire.*)

Si ! Chaque soir, chaque nuit, chaque matin. Il empestait l'alcool. Il était constamment saoul. Je me suis occupée de toi toute seule. Toute seule ! Ça, je ne le regrette pas.

L' HOMME

Mais ça n'excuse pas votre froideur avec moi...

LA MERE

Non, mais ça l'explique en partie. Tu aurais eu besoin d'être materné, d'être choyé, mais j'en étais incapable. Tu voulais que je te traite comme un fils, je t'ai traité comme un élève qu'on façonne. Tu aurais voulu m'appeler « maman » et me tutoyer, j'ai toujours exigé que tu m'appelles « Catherine » et que tu me vouvoies. Je n'ai pas su faire autrement. C'est comme ça que j'ai été moi-même élevée. Alors, oui, je le déplore mais non, je ne regrette rien.

LA FILLE (*A sa mère, en chuchotant.*)

C'était pas du Dalida... ?

LA FEMME

Non, c'est... ! Mais qu'est-ce que tu fais là, au fait ? Tu ne devrais pas être à ton cours de poterie...

LA FILLE

La prof a annulé.

LA FEMME

Elle est malade ?

Le fille

Non, elle a perdu son chien.

LA MERE

Elle aussi ?

LA FILLE

Comment ! Gros-Jean est mort ?

LA MERE

Pourquoi tu dis ça ?

LA FILLE

C'est toi-même qui viens de le dire.

LA MERE

Mais non !

LA FILLE

Je t'ai dit que ma prof avait perdu son chien, et t'as répondu « Elle aussi ? ».

LA MERE

Gros-Jean a disparu mais, t'inquiète, on va le retrouver.

LA FILLE (*Va s'asseoir pesamment dans le canapé.*)

Ouf ! J'ai eu une de ces peurs... Moi, ma prof a vraiment perdu son chien. Il est mort. J'ai cru que...

LA MERE

Non, non...Je ne veux même pas l'envisager !...

L' HOMME

Je vais vous avouer une chose, Catherine. Quand papa est mort, il y a quatre ans, j'ai insisté pour que vous veniez vivre à la maison. Croyez-moi, Louise n'a pas sauté au plafond, mais elle a respecté mon choix. Ce qui m'a décidé, c'est l'enterrement. J'ai vu le cercueil qui descendait papa dans la fosse et puis je vous ai vue, debout, un peu âgée, un peu voûtée, au bord du trou...

LA MERE (*Agacée.*)

Oui, bon ça va, j'ai compris...

L' HOMME (*Reprend aussitôt.*)

...Quelques heures plus tôt, mon idée était au contraire de couper totalement les ponts avec vous, de ne plus jamais vous voir, de vous placer hors de ma vie. Vous voyez à quoi ça tient...

LA MERE

Pourquoi ce revirement ?

L' HOMME

Peut-être la peur de tout perdre. De regretter un jour. Pourtant, je vous haïssais.

LA MERE

Si j'avais eu tant de haine en moi, je n'aurais pas eu tes scrupules.

L' HOMME

Oui, mais je ne suis pas comme vous.

LA FILLE (*En aparté.*)

Heureusement. On serait obligé de le vouvoyer, non merci...

LA MERE

Que me reprochais-tu au juste pour me haïr autant, à part « ma froideur » ? J'ai toujours pris soin de toi. Je n'ai pas été une mère aimante, c'est vrai, mais j'étais présente.

L' HOMME

Trop, sans doute.

LA MERE

Tu m'en voulais d'être trop présente !

L' HOMME

Je vous en voulais d'être aussi écrasante, envahissante, cassante. Vous savez comment mes copains vous appelaient : « La mère supérieure » !

LA MERE

Charmant...

L' HOMME

A vos côtés, je me suis toujours senti accablé, broyé. J'étouffais, je respirais mal. J'avais toujours peur de ne pas être à la hauteur. A votre hauteur.

LA MERE

Je prenais trop de place ?

L' HOMME

Vous continuez.

LA MERE

Tu veux que je retourne vivre dans mon appartement ?

L' HOMME

Non.

LA MERE

Je peux...Je suis encore très alerte pour mon âge. Je ne veux surtout pas déranger...

LA FEMME

Catherine, vous ne supporteriez pas la solitude. Il faut que vous ayez des gens à emmerder autour de vous, sinon vous allez dépérir.

LA MERE (*D'abord estomaquée puis s'adressant à son fils.*)

Elle me plaît de plus en plus ta femme. Je l'avais mal jugée...

LA FILLE

Bon, c'est très touchant ce petit conseil de famille, mais en attendant, personne ne se soucie de Gros-Jean...

LA FEMME

Tu as raison. Tiens, appelle-le, toi. A nous, il ne répond pas.

LA FILLE (*Sortant aussitôt son téléphone.*)

Ça marche...

LA FEMME (*Interloquée.*)

Qu'est-ce que tu fais ?

LA FILLE

Tu m'as dit de l'appeler... !

L'HOMME

D'appeler ton chien, Emma...Ton chien !

LA MERE

Ah oui, quand même ! Ça fait peur...

LA FILLE

J' pouvais pas deviner...

L'HOMME

Mais qu'est-ce que t'attends ?

LA FILLE (*Elle l'appelle en arpentant la pièce.*)

Oui !...Gros-Jean, mon toutou...T'es où Gros-Jean ?...Viens me faire un câlin...

L'HOMME

Au fait, quelqu'un a regardé dans la buanderie ?

LA FILLE

C'est vrai, ça ! Il adore s'endormir au son de la machine à laver !

LA FEMME

On n'a pas fait de lessive aujourd'hui ...

LA MERE (*Elle a attrapé le chapeau de son fils et jeté sur ses épaules le trench de sa belle-fille.*)

Bon, un peu de méthode. Qui ici l'a aperçu pour la dernière fois ?

LA FEMME

On est sauvés, l'Inspecteur Columbo est dans la place !

LA MERE

Sherlock, plutôt.

LA FILLE

Les références datent un peu...

LA MERE

Bon...Qui est la dernière personne à avoir quitté la maison ?

LA FILLE

C'est Arthur.

LA MERE

A quelle heure ?

LA FILLE

Il n'avait cours qu'à dix heures, ce p'tit con. Son prof de sport était absent.

LA MERE (*Pensant à voix haute.*)

Le hic, c'est qu'Arthur n'est pas là, on ne va pas pouvoir l'interroger. Ça n'arrange pas mes affaires...

L'HOMME

L'enquête piétine déjà...

LA MERE

Eh bien nous voilà « *Gros-Jean comme devant...!* »

LA FILLE

Ah, c'est de là que vient le nom de Gros-Jean ! Mais qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

L'HOMME

Ça veut dire qu'on est toujours dans la même merde...

LA FEMME

Pas faux... Dans ce cas, il faut agir. Je propose qu'on aille fureter chacun de son côté. On finira bien par le trouver.

LA MERE (*Se mettant en action.*)

Il faut fouiller partout, même dans les endroits les plus improbables.

LA FILLE (*Partant en courant.*)

Je m'occupe de la chambre d'Arthur...

(*Ils se séparent. Tous sortent de la scène. Tous appellent le chien.*)

Scène 7

(La scène est plongée dans la pénombre. Les personnages arrivent ensemble en file indienne. Chacun s'assied, qui dans le canapé, qui sur l'accoudoir du canapé, qui dans le fauteuil).

LA FILLE *(Se lève et s'approche du public.)*

Ça fait maintenant dix-huit jours que j'ai perdu mon chien. Il s'appelait Gros-Jean. C'était un bulldog anglais adorable au pelage roux. Avec le recul, je regrette de ne pas m'en être occupée davantage... J'avais pourtant fait des pieds et des mains pour avoir un animal de compagnie...

Ma prof, elle, a retrouvé le sien. Je pensais qu'il était mort, mais non. Il s'était simplement fait la malle. Elle l'a retrouvé un matin, tout sale et affamé. Il est venu gratter à sa porte au petit-déj'. Moi, depuis bientôt trois semaines, je sillonne le quartier. Quand je rentre du lycée, je ne prends jamais le même chemin. Et je l'appelle : *Gros-Jean ! Gros-Jean !*

Avec Arthur, on a collé des photos de Gros-Jean sous les abribus, sur les feux de signalisation, sur les vitrines des boulangeries, tous les supports qui pouvaient recevoir son portrait...Mais plus le temps passe et plus les chances de le revoir un jour deviennent minces...

Je crois que je vais arrêter la poterie.

(Elle retourne s'asseoir sur le bras du canapé)

LA MERE *(Au tour de la mère de s'approcher du public.)*

L'autre jour, j'ai dit à Johannes que s'il y tenait vraiment, il pouvait m'appeler « maman ». Il a balayé aussitôt ma proposition, en me disant que cela n'avait pas de sens, qu'il ne connaissait personne qui réponde au nom de « maman ». Il a raison. C'était une idée saugrenue. Un moment de faiblesse de ma part. Il y a cette femme qui l'a élevé et qu'il appelle Catherine. Il la vouvoie depuis toujours. Moi non plus, je ne connais pas cette « maman », alors à quoi bon l'inventer...

Johannes traverse une période compliquée. Son chien Gros-Jean a disparu et je vois bien que ça le remue. Gros-Jean était un bulldog anglais qui promenait toujours avec lui sa paisible candeur et ses mauvaises odeurs.

Depuis la perte de cet animal, l'air s'est nettement purifié dans la maison. Et, croyez-moi ou non, je le regrette amèrement.

Je m'appelle Catherine, Catherine de Saint-Gourdon.

Je vis encore chez mes enfants.

Je suis vieille, je suis snob et je vous emmerde !

(Elle retourne s'asseoir.)

LA FEMME *(Se lève et s'approche.)*

J'ai perdu mon chien, mon bon gros chien. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je ne le reverrai plus jamais. La maison semble vide désormais.

Jo est plus attentionné ces derniers temps. L'autre jour, il est passé à la boutique. Ça faisait cinq ans qu'il n'était pas passé à la boutique. Il a fait comme s'il ne me connaissait pas, comme si j'étais une simple vendeuse, une inconnue. Il a prétendu qu'il voulait offrir un parfum à sa femme. Il m'a demandé des conseils.

Ce petit jeu m'a fait du bien. Il sait que je suis triste en ce moment.

J'ai perdu mon chien, mon bon gros chien. Il s'appelait Gros-Jean. Je ne comprends toujours pas ce qui a pu lui arriver.

(Elle retourne dans la pénombre.)

L'HOMME *(S'avance vers le public.)*

T'es où, Gros-Jean ? T'es où mon chien ?

Tu me manques, tu sais ! C'est vrai, j' te sortais jamais, mais j'en ai passé des heures, pendu à ton cou, à nettoyer au coton les plis de ta bonne vieille gueule adipeuse ! Et pendant que je séchais les plis de ta peau, toi tu pétais de bonheur. Puis tu faisais du gringue à ta maîtresse pour qu'elle t'emmène en balade. Tu t'asseyais sagement sur tes grosses fesses, et tu la lâchais pas des yeux.

T'avais raison : faut jamais lâcher du regard les gens qu'on aime, sinon ils s'éloignent.

Alors pourquoi tu n'es plus là, avec nous... ?

Depuis ton départ, je me suis remis au piano. Je ne joue pas trop fort pour entendre le téléphone, au cas où...

Catherine m'a dit hier que j'avais un « joli son », mais que je devais travailler davantage mon *staccato*.

Loulou lui a répondu que c'était déjà très bien pour quelqu'un qui n'avait plus rejoué une note depuis des lustres.

Elles se sont vaguement embrouillées, mais tout est rentré dans l'ordre.

Il faut tout de même que je travaille mon *staccato*.

(Il se laisse tomber sur le sofa.)

C'est fini !

Sans regret.

(On entend alors la chanson de Piaf.)

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
Ni le bien qu'on m'a fait
Ni le mal, tout ça m'est bien égal*

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
C'est payé, balayé, oublié
Je me fous du passé*

*Avec mes souvenirs
J'ai allumé le feu
Mes chagrins, mes plaisirs
Je n'ai plus besoin d'eux*

*Balayées les amours
Avec leurs trémolos
Balayées pour toujours
Je repars à zéro*

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
Ni le bien qu'on m'a fait
Ni le mal, tout ça m'est bien égal*

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
Car ma vie, car mes joies
Aujourd'hui, ça commence avec toi*

